

de tout temps en honneur en Angleterre. (Bachelot.)

— Encycl. C'est de l'Angleterre que nous vient l'art de la *boxe*; c'est là qu'il est pratiqué avec une ardeur commune à toutes les classes de la société. La *boxe*, de l'autre côté de la Manche, est l'argument péremptoire de plus d'une discussion politique ou sociale; c'est un moyen tout britannique d'appuyer son dire, c'est enfin la réponse à toute parole malsonnante aux oreilles d'un gentleman ou d'un cockney.

Les gens du peuple, surtout, n'ont pas d'autre manière de vider une querelle, de terminer une affaire d'honneur et de se faire justice par eux-mêmes; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, deux braves Anglais se sont mis en position de *boxer*, les poings levés, les yeux dans les yeux, tout prêts à échanger avec une mutuelle prodigalité les plus formidables coups de poing dont les humains puissent se gaulifier.

La *boxe*, chez les Anglais, est vraiment un art, et, à ce titre, elle est impérieusement soumise à l'observation de certaines règles qui ont force de loi, et dont chaque article est rigoureusement exécuté. L'un de ces articles défend expressément de frapper l'adversaire qu'un coup a jeté à terre, et il est sans exemple que cette prescription ait jamais été violée.

Le premier précepte de l'art du *boxeur* est de se tenir constamment couvert avec un avant-bras en demi-flexion, tandis que l'autre bras doit porter d'estoc de vigoureux coups de poing à l'adversaire. Il arrive souvent qu'un coup bien appliqué fait jaillir le sang, qu'on appelle, en termes de *boxe*, du *clair*; c'est le nom que les Anglais donnent aussi au vin de Bordeaux. Tant que l'un des deux champions n'a pas demandé merci, le combat continue, à moins qu'il ne soit jeté à terre par un coup violent; mais un des caractères les plus saillants et en même temps les plus curieux de la *boxe*, c'est le sang-froid et l'impassibilité des *boxeurs*. En France, si deux hommes du peuple, à la suite d'une vive altercation, en viennent aux voies de fait, il est rare qu'elles ne soient pas accompagnées d'injures réciproques, de gros mots exhalés par la colère; en Angleterre, c'est tout différent. Un homme se croit-il offensé par un autre; sans mot dire, sans récriminations, il se met en devoir de *boxer*, et l'offenseur, qui observe la même mutisme, se met aussitôt en posture; tous deux s'envoient en pleine poitrine ou en plein visage des coups de poing à assommer un bœuf; ils les reçoivent avec une placidité, avec un silence qu'interrompt tout au plus quelques *ooh* ou un énergique *goddam*. Le combat terminé, chacun replace son chapeau sur sa tête, essuie le sang qui coule de ses blessures et s'en va; à moins que le nombre ou la force des coups reçus par le plus faible ne l'ait mis dans l'impossibilité de remuer, ce qui arrive quelquefois. Ce sont des gentlemen qui se sont *expliqués*, dit la galerie, et on se contente de porter le moribond à la pharmacie la plus voisine.

L'art de *boxer* s'apprend à Londres, comme à Paris l'escrime, et des professeurs renommés enseignent, par la théorie et la pratique, la manière d'aplatir un nez au milieu du visage à l'aide d'un coup de poing savant, et celle non moins utile d'enfoncer la poitrine d'un gentleman par le même système. Un bon *boxeur* jouit en Angleterre d'une position tout exceptionnelle; il compte des admirateurs fanatiques, enthousiastes de son talent, et il ne tarde pas à s'annexer une fortune rondelette, en démontrant par principes ce bel art que l'Anglais place au-dessus de tous les arts d'agrément.

Si la *boxe* n'était en usage que comme moyen de défense ou de répression, il n'y aurait aucun motif pour lui préférer le duel à l'épée ou au pistolet; mais, ce qu'il y a de déplorable dans cette habitude de pugilat, c'est qu'on est arrivé à en faire un spectacle public, un jeu sanglant, une lutte sauvage, à l'occasion de laquelle des paris importants sont engagés, tout comme s'il s'agissait d'une course de chevaux ou d'un combat de taureaux. Ici, c'est le sang humain qui coule, à la grande satisfaction des parieurs, qui font des vœux pour que Tom soit assommé en cinq minutes, ou que John crache sa langue et ses dents au second coup de poing. Hourra! pour le solide *boxeur* qui a couché tous ses rivaux sur la poussière; un grognement pour le pauvre diable qui, en perdant la vie dans la lutte, a fait perdre en même temps mille guinées à ses partisans.

En vain les lois anglaises défendent-elles expressément les combats de cette nature, dit M. de La Cloture; tous les jours elles sont éludées, parce que l'esprit national, rendu plus fort qu'elles par une longue durée, ne peut s'habituer à leur obéir. En outre, la certitude de l'impunité vient perpétuer l'abus. Le ministère public ne peut, en effet, dans la Grande-Bretagne, ni poursuivre ni connaître légalement d'un délit, s'il n'y a dénonciation expresse et préalable, signée par un certain nombre de personnes recommandables. Aussi les feuilles publiques annoncent-elles ouvertement que tel jour, à tel endroit et à telle heure, il doit y avoir assaut entre deux *boxeurs* célèbres, et jamais la police n'intervient pour empêcher cette violation scandaleuse des lois, parce que, de mémoire d'homme,

aucun cas de dénonciation ne s'est produit. Bien plus, des seigneurs, l'élite de la nation, élèvent chez eux des hommes qu'ils destinent à ces sortes de combats, qui attirent de nombreux spectateurs parmi les plus hautes classes de la société, à tel point que souvent on voit de riches gentlemen faire quinze et vingt lieues à cheval afin d'assister à ce spectacle, qui pour eux va de pair avec les courses de chevaux.

L'auteur de l'*Anglais à Paris*, après s'être demandé s'il devait comprendre dans les nobles exercices du sport le vulgaire et cruel *boxing*, s'écrie: « Oui et non. Oui, parce que les hommes du plus grand monde assistent, comme toutes les autres classes de la société, à ces hideuses et sanglantes poudreries de la force brutale, et les encouragent, les sanctionnent ainsi de leur présence. Non, parce qu'il n'y a que des malheureux, des plus infimes rangs sociaux, qui, moyennant quelques poignées d'or, descendent dans une ignoble arène pour s'y faire affreusement mutiler et souvent pour y recevoir ou donner la mort.

Outre la cruauté d'un pareil jeu, il faut encore déplorer l'influence pernicieuse qu'une semblable coutume ne peut manquer d'exercer sur les masses, en entretenant chez elles une froide insensibilité pour les souffrances les plus vives, et en les habituant à voir couler le sang avec indifférence, presque avec satisfaction. C'est surtout à ce point de vue que les moralistes se sont élevés contre l'usage de la *boxe*; mais ils ont toujours prêché dans le désert: l'habitude en est trop profondément enracinée chez le peuple anglais pour que les remontrances ou les exhortations des écrivains aient le pouvoir de la détruire.

Voici de quelle façon se passe une représentation de *boxe*: on établit dans une plaine un carré de six mètres en tous sens; l'enceinte étant ainsi préparée, et le public rangé tout autour, les champions entrent dans l'arène; tous deux sont suivis de quelques amis portant des bouteilles d'eau fraîche et des citrons.

Les *boxeurs* doivent avoir la tête découverte et se mettre nus jusqu'à la ceinture; c'est dans la lice même qu'ils quittent leurs habits. Le juge du combat donne le signal définitif; aussitôt les *boxeurs*, suivis respectivement de leurs témoins, s'avancent au milieu de l'arène et se donnent la main. Les deux premiers témoins les imitent, et les quatre personnages se placent de manière à former une croix; ensuite chacun des deux adversaires se pose, se met en garde, observe son antagoniste et cherche à lui porter des coups. Lorsque les deux hommes se serrent de près, les deux bras sont constamment en action; de l'un ils tâchent de frapper leur antagoniste, tandis que de l'autre ils s'appliquent à se couvrir le corps et à parer les coups qui leur sont portés; toutefois, le poing qui paraît destiné à garder la défensive prend souvent l'offensive et porte des coups aussi terribles qu'imprévus. Aucun coup ne doit être porté au-dessous des hanches. Lorsqu'un des combattants a été renversé, ses témoins le relèvent et le font asseoir sur leurs genoux; les adjoints agissent également en lui faisant avaler de l'eau froide et du jus de citron; ils le lavent avec une éponge et l'encouragent; mais tout cela doit se faire avec une extrême prestesse, car il n'est accordé à quiconque est renversé ou étourdi par la violence du coup qu'une minute de répit pour reprendre ses sens; quand la minute est écoulée, il a le droit de se relever et de recommencer la lutte, mais s'il dépasse les soixante secondes, il a perdu l'enjeu de la *boxe*. Il est, au reste, d'usage qu'après chaque coup violent on profite de la minute accordée pour reprendre haleine, et il n'est pas rare de voir deux *boxeurs* s'arrêter ainsi trente ou quarante fois dans un combat qui dure une heure et demie. La durée de la lutte ne se définit pas à l'avance; elle varie selon la force des *boxeurs*, et aussi selon l'importance des coups échangés; on a vu des combats durer cinq minutes, d'autres se continuer des heures entières. On cite une lutte dont le souvenir est resté dans la mémoire de tous les cockneys de Londres et qui dura quatre heures quarante-cinq minutes, pendant lesquelles l'un des *boxeurs* tomba, étourdi, cent quatre-vingt-seize fois. On s'avoue vaincu en présentant la main ouverte à son adversaire.

La *boxe* était déjà en honneur en Angleterre du temps du roi Alfred; mais ce n'est guère qu'au commencement du XVIII^e siècle qu'on vit des *boxeurs* se disputer une certaine somme fournie par les souscriptions d'amateurs.

Il existe une autre sorte de *boxe*, appelée *boxe sparing*, dans laquelle les *boxeurs* couvrent leurs mains de gants rembourrés, de sorte qu'ils ne peuvent se blesser et que leurs bras conservent tout le jeu nécessaire. Cet exercice a lieu d'ordinaire dans une plaine qui est spécialement affectée à cet usage; les jours de combat sont annoncés à l'avance par la voie des journaux. Mais la *boxe* nationale, celle qui est cultivée avec amour dans toute l'étendue des trois royaumes, c'est la *boxe* simple, qui, avec les courses de chevaux, les combats de coqs et le tir au pigeon, forme la base des plaisirs anglais. Grâce aux liens qui unissent la Grande-Bretagne au continent, la *boxe* ne pouvait se localiser en Angleterre; elle a donc, comme tant d'autres importations d'outre-Manche, passé le détroit, et elle a acquis son droit de cité en France. Ainsi, pour une certaine partie de la jeunesse française,

les exercices de la salle d'armes se complètent par ceux de la *boxe*, et on l'a admise comme partie intégrante de toute bonne éducation civile.

On ne traite plus avec dédain ce moyen de défense naturelle qu'on a longtemps regardé comme devant être le partage exclusif du bas peuple; aujourd'hui, le charme est rompu et les professeurs de *boxe* comptent parmi leurs élèves assidus les plus grands noms du monde aristocratique, artistique et financier. La dextérité et la souplesse françaises triomphent souvent de la force dont les Anglais sont très-vains; longtemps ceux-ci se crurent invincibles dans la *boxe*, mais plus d'une fois ils ont été forcés de s'avouer vaincus.

Frappés des causes physiques de l'infériorité des Français, des professeurs habiles se promirent d'égaliser les chances des luteurs, et ils ne trouvèrent rien de mieux que de panacher agréablement la *boxe* anglaise de quelques éléments de l'ancienne savate française, qui eut aussi ses vaillants disciples; et de la fusion intelligente de ces deux moyens d'attaque et de défense combinés naquit enfin la *boxe* française, qui affirme de prime abord sa supériorité sur son aînée. Désormais, le poing anglais n'était plus à craindre: ce que le poing français ne pouvait frapper, le pied l'atteignait avec une grâce, une élégance et une sûreté de jeu qui défilent toute comparaison. Donc, dans la *boxe* française, les pieds et les poings fonctionnent en alternant; il y a des périodes de coups, des phrases, des aléas en action qui font l'admiration des connaisseurs par leur enchaînement. Les coups pleuvent dru comme grêle, et souvent tous portent et touchent; lorsque le *boxeur* anglais lutte avec un *boxeur* français, il est mis hors de combat sans qu'il sache comment; le coup arrive à l'improviste, délicatement, et la semelle du soulier s'est à peine appuyée sur la face de l'adversaire que déjà elle a touché terre pour revenir trouver le nez ou l'épaule par un détour agile. A la *boxe* française, le combat n'est pas de longue durée, on ne se tient pas des heures entières en face l'un de l'autre, donnant et recevant méthodiquement des coups pesants; au bout d'un quart d'heure au plus, il est rare qu'un des deux champions ne soit pas hors de combat. Les salles de *boxe* sont nombreuses à Paris; parmi les maîtres qui, pendant ces vingt dernières années, se créèrent une réputation par l'excellence de leur méthode, on citait et on cite encore les Lecour, Lebourcier, Lozes, Blanc, Vignerot, Boutor, Burdin, Foucart, Boursault, Person, Jacou, etc. Des jeunes gens élégants, des viveurs, quelques artistes, fréquentent les salles de ces divers professeurs; c'est là qu'a pris naissance un calembour bien connu de tous les adeptes: « La *boxe* est le plus court chemin pour arriver d'un poing à un autre. »

Disons cependant, pour rester dans le vrai, que les partisans de la *boxe* sont et seront toujours très-peu nombreux en France, tandis qu'en Angleterre ils se comptent par milliers, et la *boxe* y est presque regardée comme une institution nationale. C'est là seulement qu'on trouve des *boxeurs* de profession, c'est-à-dire des hommes qui se distinguent par une force prodigieuse de muscles, une insensibilité aux coups qui passe toute croyance, une santé magnifique, qui résiste à des chocs terribles, sous lesquels succomberaient les hommes ordinaires; et ce n'est point, comme on le croit généralement, l'habitude des combats qui leur donne ces avantages, car les débutants qui s'essayaient pour la première fois à ces luttes sanglantes ressemblent, sous ce rapport, aux sujets vieillards pour ainsi dire dans la pratique. C'est par des préparations préalables, par une éducation spéciale, par le régime, en un mot, que ces hommes arrivent pour ainsi dire à se faire un nouveau corps et de nouveaux organes. Ce régime spécial a reçu le nom générique d'*entraînement*, et, dans le vocabulaire des *boxeurs* anglais, celui de *condition*. C'est grâce à l'*entraînement* que le *boxeur* se met en mesure de pouvoir vaincre un homme d'une force supérieure à la sienne, de même qu'un cheval de course bien entraîné est à même de battre les plus fins coureurs. Le premier soin du *boxeur* qui veut acquérir les avantages de l'*entraînement* est de se soumettre à un régime diététique qui dure plus ou moins longtemps, selon la constitution et le tempérament du sujet. L'*Encyclopédie* du XIX^e siècle rapporte que ce régime se compose de deux opérations distinctes et successives: d'abord, débarrasser le corps de la graisse et du superflu des liquides abrégeant le tissu cellulaire, but auquel on arrive par les purgatifs, les sueurs et la diète. Ainsi le sujet sera purgé cinq ou six fois, à deux jours d'intervalle, pour être soumis les autres jours à l'ensemble des moyens les plus énergiquement sudorifiques, tels que bains de vapeur, boissons chaudes, aromatiques et stimulantes, tandis qu'on l'entoure et le surcharge de couvertures de laine, à la sortie desquelles il se trouve soumis à des frictions générales, ainsi qu'au massage des membres et aux mouvements répétés des articulations. Mais si l'on se bornait à cette opération première, il est évident que l'on arriverait promptement à spolier de toutes ses forces l'homme le mieux portant. Aussi passe-t-on bientôt à la seconde partie du régime, ayant pour but de développer les muscles et d'imprimer plus d'énergie aux fonctions nutritives, ce qui s'obtient par un exercice graduel et régulier, entrant en

combinaison avec un système convenable d'alimentation composé surtout d'éléments qui, sous un petit volume, fournissent aux organes des matériaux essentiellement réparateurs; c'est-à-dire, en définitive, qu'après avoir évacué les parties inutiles, on reporte durant quelque temps le mouvement nutritif sur les muscles, ne s'occupant plus, pour ainsi dire, que d'eux seuls. Les dispositions morales, enfin, sont aussi l'objet d'un soin tout particulier; l'homme que l'on entraîne, par exemple, est constamment accompagné de son directeur, qui s'occupe de l'amuser par des histoires gaies et plaisantes, d'écartier de lui toutes les circonstances pouvant susciter de l'impatience ou de la colère. En un mot, on lui apprend le sang-froid, le courage, l'égalité d'âme, qualités que l'expérience nous démontre chaque jour être d'une aussi grande importance dans un combat que la force musculaire elle-même. Il y a, en Angleterre, des entraîneurs tout aussi fameux que leurs élèves eux-mêmes.

On voit qu'il n'est pas aussi facile de s'improviser *boxeur* qu'on pourrait le supposer de prime abord, et qu'il faut avoir de véritables dispositions naturelles pour s'astreindre volontairement aux conditions et prescriptions corporelles que ce pénible métier exige. Il est vrai que, grâce aux bienfaits de l'*entraînement*, un homme répare lui-même la parcimonie ou l'indifférence que la nature lui avait témoignée en le formant: ses membres augmentent de volume, ses muscles acquièrent de la dureté, deviennent saillants, élastiques au toucher et se contractent avec une force extraordinaire, sous l'influence du choc électrique; toute sa personne se modifie et se pare des attributs de la force; l'abdomen s'efface, la poitrine se bombe; la respiration, ample, profonde, est capable de longs efforts; l'épiderme est devenu ferme, lisse, nettoyé de toute éruption pustuleuse ou squameuse. Mais le signe particulier et obligatoire du *boxeur*, c'est d'avoir la peau d'une transparence extraordinaire: placée devant une bougie allumée, la main d'un *boxeur* convenablement préparé doit être pour ainsi dire diaphane et rosée; l'uniformité de coloration est exigée absolument, parce qu'elle indique une régularité parfaite dans la circulation du sang. Un autre résultat à l'obtention duquel tendent les efforts des entraîneurs est celui de la fermeté dermoïde de la région axillaire. Il faut que les côtes de la poitrine ne tremblent pas pendant les mouvements des bras, et que les tissus paraissent complètement adhérents aux muscles sous-jacents.

L'*entraînement* est donc d'une nécessité impérieuse pour les *boxeurs*, et l'un d'eux, le célèbre Broughton, un des plus vaillants champions de l'Angleterre, fut vaincu en 1740, après seize années de continuels victoires, pour avoir refusé de se soumettre de nouveau à l'*entraînement*. Un coup qu'il reçut sur le front le mit hors de combat, en produisant sur-le-champ un gonflement de la face qui l'empêcha d'ouvrir les yeux.

Nous allons terminer cet article — déjà trop long, puisqu'il s'adresse à des lecteurs civilisés et non à des sauvages de l'Australie — par le récit de quelques-unes de ces scènes.

Voici d'abord deux exemples tirés du *Boziana*, traité spécial de *boxe*, l'un au dernier siècle, l'autre au siècle actuel.

« Deux champions, Humphries et Mendoza, combattirent ensemble le 20 septembre 1790. Humphries était très-renommé depuis une victoire qu'il avait remportée sur le *boxeur* Martin, le 3 mai 1786, en présence du prince de Galles, du duc d'York et du duc d'Orléans, qui se trouvait alors à Londres. Il était regardé comme supérieur à tous ses contemporains, lorsqu'on songea à lui opposer un nouveau rival qui faisait concevoir les plus belles espérances: c'était un juif nommé Mendoza. La rencontre eut lieu à Odham dans le Hampshire. Le billet d'entrée était d'une demi-guinée. La foule des spectateurs attirés par cette rivalité était trop considérable pour l'enceinte; des pugilistes gardaient l'entrée contre l'invasion populaire: ils furent renversés, et un torrent de curieux se rua malgré eux autour du petit théâtre où parurent bientôt les deux antagonistes. On les accueillit l'un et l'autre avec de grands applaudissements. Humphries était galamment vêtu; ses bas étaient de soie à coins brodés en or; des nœuds de couleur ornaient ses chausses de fine flanelle. Mendoza était au contraire d'une grande simplicité; il porta le premier coup; mais en se retirant il glissa et tomba sur le dos. Humphries le laissa se relever. Mendoza le frappa de nouveau et le jeta à terre. Les partisans d'Humphries commencèrent à craindre. Cependant après plusieurs avantages partagés, que nous ne pouvons décrire aussi minutieusement que le *Boziana*; après des coups furieux portés dans les yeux, dans l'estomac et sur les reins, Mendoza, tout défiguré et renversé, perdit connaissance. On l'emporta dehors; c'est là un des accidents les plus ordinaires et les moins fâcheux de ces luttes barbares. La défaite de Mendoza augmenta sa célébrité loin de la diminuer. On avait remarqué en lui des qualités qui le distinguaient d'Humphries. S'il n'avait pas autant de grâce et d'élégance que ce dernier; s'il n'avait pas son sang-froid et sa force, il savait, en revanche, mieux se mettre en garde, il avait plus de vivacité; et, en somme, les vrais amateurs lui accordaient beaucoup de science;